Année XXVI. N° 730 — 29 OCTOBRE 1927

LE RÉVEIL ANARCHISTE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS
Adresser lettres et mandats :
Le Réveil, r. des Savoises, 6, *Genève* Suisse.

Avec Supplément en langue italienne

SUISSE et UNION POSTALE
Abonnement : 1 année, fr. 5; 6 mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

Les Bandits tragiques

Il semble qu'il soit trop tard pour en parler encore, néanmoins le sujet reste d'actualité, puisqu'il s'agit de faits et des discussions qui, s'étant renouvelés dans le psssé, se répèteront, hélas, dans l'avenir aussi, et cela, tant que n'en auront pas disparus les causes déterminantes.

Quelques individus ont volé et, pour pouvoir voler, ont tué ; ils ont tué au hasard, sans discernement, quiconque se dressait entre eux et l'argent convoité, tué des gens qui leur étaient inconnus, des prolétaires victimes comme eux et plus qu'eux de la mauvaise organisation sociale.

Au fond, rien que de très vulgaire : ce sont là les fruits acerbes mûris normalement sur l'arbre du privilège. Quand toute la vie sociale est entachée de fraude et de violence et que celui qui naît pauvre est condamné à toutes sortes de souffrances et d'humiliations, quand l'argent est chose indispensable à la satisfaction de nos besoins et au respect de notre personnalité et quand pour tant de gens il est impossible de s'en procurer par un travail honnête et digne, il n'y a vraiment pas lieu de s'étonner si de temps à autre surgissent quelques malheureux qui, las du joug et s'inspirant de la morale bourgeoise, ne pouvant s'approprier le travail d'autrui sous la protection des gendarmes, volent illégalement à la barbe de ceux-ci. De plus, comme ils ne peuvent, pour voler, organiser des expéditions guerrières ou vendre des poisons en guise de produits alimentaires, ils assassinent directement à coups de revolver ou de poignard.

Mais ces « bandits » se disaient anarchistes et cela donna un« importance et un sens symbolique à des exploits qui étaient loin d'en avoir par eux-mêmes.

La bourgeoisie met à profit l'impression produite par de tels faits sur le public, pour dénigrer l'anarchisme et consolider son propre pouvoir. La police, qui souvent est l'instigatrice secrète de ces exploits, s'en sert pour grandir son importance, satisfaire ses instincts de persécution et de meurtre et récupérer le prix du sang versé, en espèces sonnantes et en avancements. D'autre part, nombre de nos camarades se sont cru obligés, puisqu'on parlait d'anarchie, de ne pas renier qui se disait anarchiste : beaucoup, fascinés par le pittoresque de l'aventure, admirant le courage des protagonistes, n'y ont plus rien vu qu'un acte de rébellion à la loi, oubliant d'en examiner le pourquoi et le comment.

Or, il me semble que pour régler notre conduite, comme pour conseiller celle d'autrui, il importe d'examiner les choses avec calme, de les juger d'après nos aspirations et de ne pas accorder aux impressions esthétiques plus de valeur qu'elles n'ont en réalité.

Certes, ces hommes étaient courageux et le courage (qui peut-être n'est autre chose qu'une forme de bonne santé physique) est sans contredit une belle et bonne qualité, mais qui peut être mise au service du mal comme à celui du bien. On a vu des hommes très courageux parmi les martyrs de la liberté et il y en a eu aussi parmi les plus odieux tyrans ; il s'en trouve dans les révolutionnaires, comme on en rencontre dans les camorristes, les soldats et les policiers. D'habitude, et l'on n'a pas tort, on nomme des héros ceux qui risquent leur vie pour le bien et l'on traite de violents ou, dans les cas les plus graves, de brutes insensibles et sanguinaires ceux qui emploient leur courage à faire du mal.

Je ne nierai pas l'éclat de ces épisodes et même dans un certain sens et esthétiquement parlant, leur beauté. Mais que les poètes admirateurs du beau geste se donnent la peine de réfléchir quelque peu.

Une automobile, lancée à toute vitesse, montée par des hommes armés de brownings qui répandent la terreur et la mort sur leur parcours est chose plus moderne, certes, mais nullement meilleure et pas plus originale que le brigand en chapeau à plumes et armé d'un tromblon qui assaille et dévalise une caravane de voyageurs ou que le baron féodal cuirassé de fer sur une monture bardée, exigeant la taille de ses serfs. Si le gouvernement italien n'avait pas eu que des généraux d'opérette et des chefs ignorants et voleurs, il aurait peut-être réussi à faire en Lybie une *belle* opération militaire, mais la guerre en serait-elle moins criminelle et moins moralement hideuse pour cela ?

Pourtant ces bandits n'étaient pas, ou du moins n'étaient pas tous de vulgaires malfaiteurs.

Parmi ces « voleurs » il y avait des idéalistes désorientés, parmi ces « assassins » il y avait des natures de héros qui auraient pu s'affirmer comme telles, placées en d'autres circonstances ou inspirées par d'autres idées. Ce qui est certain pour quiconque les a connus, c'est que ces individus se préoccupaient d'idées. S'ils réagirent férocement contre le milieu et cherchèrent avec une telle frénésie à satisfaire leurs passions et leurs besoins, il faut y voir en grande partie l'influence d'une conception spéciale de la vie et de la lutte.

Mais sont-ce là les idées anarchiques ?

Ces idées peuvent elles, meme en accordant aux mots leur sens le plus large, se coufondre avec l'anarchisme ou sont-elles, au contraire, en contradiction flagrante avec lui ?

Voilà la question.

* * *

L'anarchiste est par définition celui qui ne veut être ni opprimé *ni oppresseur*, celui qui veut le maximum de bien-être, la plus grande somme de liberté, le plus complet épanouissement possible de TOUS les humains.

Ses idées, ses volontés tirent leur origine du sentiment de sympathie, d'amour, de respect pour tous les êtres, sentiment qui doit être assez fort pour l'amener à vouloir le bonheur des autres autant qne le sien propre et à renoncer aux avantages personnels dont l'obtention demande le sacrifice d'autrui.

S'il n'en était pas ainsi, pourquoi donc serait-il l'ennemi de l'oppression et ne devrait-il pas, au contraire, chercher à devenir oppresseur ?

L'anarchiste sait que l'individu ne peut vivre en dehors de la société ; au contraire, en tant qu'être humain, il existe seulement parce qu'il porte, résumés en lui, les résultats de l'œuvre d'innombrables générations passées et parce qu'il bénéficie durant toute sa vie de la collaboration de ses contemporains.

Il sait aussi que l'activité de chacun influe directement ou indirectement sur la vie de tous et reconnaît ainsi la grande loi de solidarité qui domine dans la société comme dans la nature. Et de même qu'il veut la liberté pour tous, il doit vouloir que l'action de cette solidarité nécessaire, au lieu d'être imposée et subie inconsciemment et involontairement, au lieu d'être laissée au hasard et exploitée au profit des uns et au détriment des autres, devienne consciente et volontaire et se manifeste en avantages égaux pour tous.

Etre opprimé, ou être oppressenr, ou coopérer volontairement pour le plus grand bien de tous. Il n'est pas d'autre alternative, et les anarchistes sont naturellement, et ne sauraient pas ne pas l'être, pour la coopération libre et consentie.

Qu'on ne vienne donc pas ici faire de la « philosophie » et nous parler d'égoïsme, d'altruisme et d'autres casse-têtes. Nous en convenons, nous sommes égoïstes, tous nous recherchons notre propre bonheur, mais sera anarchiste celui qui trouvera son plus grand bonheur à lutter pour le bien de tous, pour l'avènement d'une société au sein de laquelle il se sentira frère parmi des frères, au milieu d'hommes sains, inielligents, instruits, heureux. Celui qui peut, aatisfait, se résoudre à vivre parmi des esclaves et tirer profit d'un travail d'esclaves, n'est pas, ne saurait être un anarchiste.

Il est des individus forts, intelligents, passionnés, en proie à de grands besoins matériels ou intellectuels, qui, placés par le sort au rang des opprimés, veulent, coûte que coûte, s'affranchir et, pour ce faire, ne répugnent pas à devenir oppresseurs. Ces individus se trouvant enfermés dans la société actuelle, se mettent à mépriser et à haïr toute la société, et se rendant compte qu'il serait absurde de vouloir vivre en dehors de la collectivité, voudraient soumettre à leur volonté, à l'assouvissement de leurs passions, toute l'humanité. Parfois, lorsqu'ils se piquent quelque peu de littérature, ils s'intitulent « surhommes ». Ne s'embarrassant point de scrupules, ils veulent « vivre leur vie »; tournant en dérision la révolution et toutes les aspirations futuristes, ils veulent jouir sur l'heure, à tout prix, et au mépris de quiconque ; ils sacrifieraient l'humanité entière pour une heure (d'aucuns l'ont textuellement dit) de « vie intense ».

Ils sont des révoltés, mais non point des anarchistes ; ils ont la mentalité, les sentiments des bourgeois manqués, et s'il leur arrive de réussir, ils deviennent des bourgeois de fait et non des moins mauvais.

Il peut nous arriver parfois, au cours de la lutte, de les trouver à nos côtés, mais nous ne pouvons, ne devons, ni ne voulons nous confondre avec eux. Et ils le savent très bien.

* * *

Mais beaucoup d'entre eux aiment à se dire anarchistes. C'est vrai — et c'est déplorable.

Nous ne pouvons certes empêcher qui que ce soit de prendre le nom qui lui plaît et d'autre part, nous-mêmes ne saurions faire abandon du nom qui résume nos idées et nous appartient, logiquement et historiquement. Ce que nous pouvons faire, c'est de veiller pour qu'il n'y ait nulle confusion, ou tout au moins, qu'il y en ait le moins possible.

Recherchons cependant comment il advint que des individus d'aspirations aussi contraires aux nôtres se soient approprié un nom qui est la négation de leurs idées, de leurs sentiments.

J'ai fait allusion plus haut à de louches manœuvres de la police, et il me serait facile de prouver comment certaines aberrations, qu'on a voulu taxer d'anarchistes, eurent ponr origine les sentines policières de Paris et furent dues à la suggestion des chefs de police : Andrieux, Goron et leurs pareils.

Lorsque l'anarchisme commença à se manifester et à acquérir de l'importance en France, les policiers eurent l'idée géniale, digne des plus astucieux jésuites, de combattre le mouvement du dedans. Dans ce but ils envoyèrent parmi les anarchistes des agents provocateurs, qui se donnaient des airs ultra-révolutionnaires et travestissaient fort habilement les idées anarchiques, les rendaient grotesques et en faisaient quelque chose de diamétralement opposé à ce qu'elles sont en réalité. Ils fondèrent des journaux payés par la police, provoquèrent des actes insensés et criminels pour les vanter ensuite en les qualifiant d'anarchistes et compromirent des jeunes hommes naïfs et sincères qu'ils vendirent peu après. Avec la complicité complaisante de la presse bourgeoise, ils réussirent même à persuader à une partie du public que l'anarchisme était bien celui qu'ils représentaient. Et les camarades français ont de bonnes raisons pour croire que de telles manœuvres policières subsistent encore et ne sont pas étrangères aux événements auxquels est dû cet article. Parfois les faits dépassent l'intention des provocateurs, mais, quoi qu'il en soit, la police en profite tout de même.

A ces influences de la police il faut en ajouter

d'autres, moins écœurantes mais non moins néfastes. A un moment où des attentats impressionnants avaient attiré l'attention du public sur les idées anarchiques, des littérateurs de talent professionnels de la plume toujours à l'affût du sujet à la mode et du paradoxe sensationnel, se mirent à faire de l'anarchisme. Et comme ils étaient des bourgeois, de mentalité, d'éducatiou, d'ambitions bourgeoises, ils firent de l'anarchisme bon à donner un frisson de volupté aux jeunes filles fantasques et aux douairières, mais n'ayant absolument rien à voir avec le mouvement émaucipateur des masses que l'anarchisme veut provoquer. C'étaient des hommes de talent, qui écrivaient bien, avançant souvent des choses que personne ne comprenait et ils furent... admirés. Ne diaait-on pas, à un moment donné, en Italie, que Gabriele d'Annunzio était devenu socialiste ?

Après quelque temps, ces « intellectuels » rentrèrent presque tous dans le giron bourgeois pour y goûter le prix de la notoriété acquise, se montrant ce qu'ils n'avaient jamais cessé d'être, c'est-à dire des aventuriers littéraires en quête de réclame. Mais le mal était fait.

* * *

En somme, tout cela n'aurait pas causé grand dommage, s'il n'y avait au monde que des gens aux idées claires, sachant nettement ce qu'ils veulent et agissant en conséquence. Mais à côté de ceux-là, combien d'autres aux idées confuses, à l'âme incertaine, sans cesse ballottée d'un extrême à l'autre !

Ainsi sont tous ceux qui se disent et se croient anarchistes, et se glorifient de vilaines actions qu'il leur arrive de commettre (d'ailleurs souvent excusables en raison de la nécessité et du milieu) en disant que les bourgeois agissent de même et pis encore. Cela est vrai, mais pourquoi alors se croire différents et meilleurs qu'eux ?

Ils blâment les bourgeois parce qu'ils volent à l'ouvrier une bonne partie de son travail, mais ne trouvent rien à redire si l'un des leurs vole encore à cet ouvrier le peu que lui a laissé le bourgeois.

Ils s'indignent de ce que le patron, pour augmenter ses bénéfices, fasse travailler un homme dans des conditions malsaines, mais sont pleins d'indulgence pour celui qui donnera un coup de conteau à cet homme afin de lui voler quelques sous.

Ils ont du dégoût pour l'usurier extorquant à un pauvre diable un franc d'intérêt pour dix francs qu'il lui a prêté, mais trouvent digne d'estime, ou presque, que l'un d'eux prenne à ce même pauvre diable dix francs sur dix (qu'il ne lui a point prêtés) en lui passant une pièce fausse.

Comme ils sont des pauvres d'esprit, ils se croient naturellement des hommes supérieurs et affectent un profond mépris pour les « masses abruties » ; s'arrogeant le droit de faire du mal aux travailleurs, aux pauvres, aux malheureux, parce que ceux-ci « ne se révoltent point et sont ainsi les soutiens de la soctété actuelle ». Je connais un capitaliste qui se plaît, alors qu'ils se trouve au café, à se dire socialiste, voire même anarchiste, mats n'en est pas moins pour cela, dans son usine, le plus avide exploiteur : un patron avare, dur, orgueilleux. Et il ne le nie point, mais a coutume de justifier sa conduite de façon originale pour un patron. En effet, il argue : « Mes ouvriers méritent le traitement que je leur fais subir, puisqu'ils s'y soumettent ; ils ont des natures d'esclaves, ils sont les soutiens du régime bourgeois, etc., etc. » Voilà précisément le langage de ceux qui se disent anarchistes, mais n'éprouvent ni sympathie, ni solidarité pour les opprimés. La conclusion en serait que leurs véritables amis sont les patrons et leurs ennemis la masse des déshérités.

Mais alors que viennent-ils déblatérer d'émancipation et d'anarchisme ? Qu'ils aillent avec les bourgeois et nous laissent en paix.

* * *

Je me suis trop étendu sur mon sujet pour un article de journal et il me faut conclure.

Je concluerai donc par un conseil à ceux qui « veulent vivre leur vie » et ne se soucient nullement de celle des autres.

Le vol, l'assassinat sont des moyens dangereux et en général peu productifs. Dans cette voie on ne réussit le plus souvent qu'à passer sa vie dans les prisons ou à laisser sa tête sous la guillotine — surtout si on a l'imprudence d'attirer sur soi l'attention de la police en se disant anarchiste et en fréquentant les anarchistes. Comme affaire, elle est plutôt maigre.

Lorsqu'on est intelligent, énergique et sans scrupules, il est aisé de faire son chemin au sein de la bourgeoisie.

Qu'ils essaient donc, par le vol et l'assassinat, bien entendu légaux, de devenir des bourgeois. Ils feront une meilleure affaire et, s'il est vrai qu'ils aient des sympathies intellectuelles pour l'anarchisme, ils s'épargneront le chagrin de desservir la cause chère à leur intellectualisme.

Errico Malatesta

N. d. R. Nous avons cru devoir reproduire cet arteicle de notre camarade Malatesta, paru en 1913, et qui précise fort bien notre attitude en face du banditisme tragique. Que les bourgeois n'aient le droit de condamner aucun crime, puisqu'ils les ont tous commis et continuent à les commettre jour après jour, c'est fort bien, mais nous ne saurions les accepter sans autre comme actes anarchistes.

Un anniversaire

Dix ans se sont écoulés depuis la fameuse prise de pouvoir par les bolchevistes et l'expérience a prouvé une fois de plus qu'un gouvernement, au lieu de favoriser, ne peut qu'entraver le mouvement révolutionnaire. Au début, comme ce fut le cas pour les Jacobins de la Grande Révolution, après avoir éliminé les Girondins, quelques mesures réclamées par la masse furent prises par Lénine et consorts, mais bientôt les nécessités gouvernementales les obligèrent à faire machine arrière, pour aboutir au massacre de Kronstadt et à l'introduction de la *Nep.* qui n'est autre qu'un retour au capitalisme. Il est vrai de dire que l'absurde communisme d'Etat ne valait guère mieux, mais alors il faudrait l'avouer nettement et dire qu'il ne saurait constituer la nouvelle forme économique.

Les anarchistes qui avaient été au premier rang pour chasser bourgeois et social-démocrates en furent récompensés par l'ostracisme le plus odieux. Comme le fascisme, le bolchevisme en dehors des adhérents au parti gouvernemental, n'admet que des sans-parti. interdisant toute association qui se propose de propager d'autres opinions que celles officielles. C'est la suppression la plus radicale de toute liberté de pensée au nom de l'émancipation intégrale du prolétariat.

Tout de même, empressons-nous de le constater, il y a eu en Russie une révolution qui, bien qu'entravée par le pouvoir dictatorial, n'en a pas moins accompli une sensible transformation. Certes, ce n'est pas le socialisme même le plus édulcoré qui a triomphé et les classes sont loin d'être supprimées dans l'ancien empire des tzars, mais comme la Révolution de 1789, qui a continué à porter ses fruits même après avoir été escamotée, la Révolution russe ne peut manquer d'exercer des influences heureuses, d'où la haine persistante de quelques Etats bourgeois.

Nous ne croyons pas toutefois que la Russie soit menacée d'une guerre. Une seule puissance n'oserait et ne pourrait l'entreprendre et une entente dans ce but est à exclure, tellement les divisions entre alliés sont profondes. Chaque Etat représentant des intérêts particuliers en lutte contre ceux des autres Etats, il se produit une sorte de neutralisation générale en faveur de la Russie, laquelle d'ailleurs n'exagère les dangers de guerre qu'au profit de la réaction à poursuivre à l'intérieur. L'ennemi est aux portes, donc l'état de siège s'impose.

N'en déplaise aux bolchevistes de chez nous, nous continuerons à faire une distinction très nette entre révolution russe et dictature moscovite. Tous les sophismes du monde ne permettront d'ailleurs jamais de confondre gouvernés et gouvernants, c'est-à-dire privilégiés et déshérités

L'espoir de voir renouvelée la révolution russe par l'insurrection populaire d'octobre 1917 s'est évanoui depuis longtemps. C'est que, malheureusement, elle n'a abouti qu'à un vulgaire coup d'Etat, à un changement du personnel dictatorial. Et le nouveau a pu être plus tyrannique que l'ancien, grâce au sentiment de fatigue et de démoralisation qui envahit les masses à la suite de déceptions répétées.

Toutefois le fait d'un grand écroulement après la révolution n'a pas été le moins du monde effacé. Et c'est à ce fait qu'il faut revenir, car la reconstruction capitaliste dont se vante particulièrement la dictature bolcheviste, en admettant même qu'elle soit réelle, répond plutôt à une restauration qu'à une reconstruction à caractère nouveau.

Tant que la masse ne rentrera pas en scène avec son action directe, il y aura un temps d'arrêt. Puisse-t-il cacher une féconde préparation pour un nouveau soulèvement révolutionnaire.

NOTES EN MARGE

NOS LIBERTES

Peu à peu, à cause de la veulerie universelle, elles tendent à disparaître. C'est ainsi que dernièrement nous avons appris que la direction de l'Apollo avait invité la presse à voir tourner un film russe d'une très grande beauté, une véritable œuvre d'art, où la foule jouait le plus grand rôle. Mais il était d'inspiration révolutionnaire et montrait les crimes des maîtres et les révoltes malheureuses des opprimés. Aussi ne l'avons-nous pas vu annoncer au public. M. Turrettini l'aura sans doute frappé d'interdiction et personne n'en a soufflé mot. Nous n'avons pas même eu la plus platonique des protestations. C'est ainsi que les gouvernants s'enhardissent à faire entièrement à leur guise, le « libre » citoyen s'inclinant sans autre devant tout abus de pouvoir.

EN MATIERE SOCIALE

Le *Genevois* veut bien nous annoncer, les élections devant bientôt avoir lieu, qu'il a lui aussi, un programme cantonal en matière sociale, bien que, dit-il, « la plupart des progrès doivent être recherchés sur le terrain fédéral ». Et voici les principaux points (combien y en a-t-il encore ?) du dit programme :

1. Protection légale du travailleur (sécurité des installations ; lutte organisée contre le chômage et, à ce propos, protection des nationaux; extension des assurances sociales. etc.).

2. Lutte contre la spéculation immobilière. Logements salubres à bon marché.

3. Hygiène publique: bains d'eau et de soleil terrains de jeux, douches et bains populaires pour l'hiver surtout.

4. Education populaire (enseignement du soir aux adultes, bibliothèques, art social). Défense des institutions scolaires. Extension progressive de l'instruction secondaire gratuite.

5. Prévoyance sociale : développement des sociétés de secours mutuels.

6. Action conciliatrice en matière de conflits sociaux de manière à résoudre les difficultés entre les classes, entre producteurs et consommateurs, entre employeurs et employés, dans un esprit de synthèse et selon l'intérêt général de la collectivité. Il est faux de croire, en matière sociale, que le bonheur des uns exige le malheur des autres.

Dire que tous ces points pourraient être avantageusement remplacés par un seul: Suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme !

Mais ce n'est pas la suppression, mais un meilleur équilibre de la misère que les philanthropes cherchent, afin d'empêcher qu'elle puisse jamais tomber !

Toutes les mesures annoncées ci-dessus ne visent qu'à pallier aux maux que ces messieurs ont définitivement renoncé à faire disparaître, et pour cause. Ils en vivent.

Le point 6 est néanmoins celui qui nous a étonné le plus. N'avons-nous pas une miraculeuse loi sur les conflits collectifs, qui bien avant la fameuse Charte du travail fasciste, devait réaliser l'entente parfaite entre employés et employeurs ? Certes, le bonheur des uns ne devrait nullement exiger le malheur des autres, mais en réalité le patronat ne comprend son bonheur qu'en réduisant à une portion toujours moindre ses salariés, autrement dit en les rendant précisément plus malheureux. Et contre cette sotuation de fait, les bonnes paroles ne comptent pas pour grand'chose.

AVEU SIGNIFICATIF

M. de Jouvenel, délégué français à la S. d. N., a fait cet aveu significatif dans un discours aux anciens combattants :

Locarno ne suffit pas. car chacun des signataires de Locarno a signé ces accords dans une pensée différente. Pour la France, Locarno, c'est la consécration du statu quo territorial;

pour l'Angleterre, c'est la constitution d'un consortium des grandes puissances, tandis que l'Allemagne pourrait bien avoir recherché dans ces mêmes accords le moyen d'obtenir une trève dans l'ouest, de voir la fin du contrôle militaire et la réduction des effectifs, en attendant la fin de l'occupation rhénane, et surtout une liberté de mouvement dans l'Orient européen qui lui permettrait, quelque jour, de pouvoir d'une seule pesée renverser le traité de Versailles et les nations dont il porte la fortune.

Les Etats ne signent donc des accords qu'en leur donnant les interprétations les plus opposées et les plus contradictoires. Qu'est-ce à dire sinon que lorsque ces accords seront appelés « à jouer », il se trouvera que c'est précisément sur leur base que toute entente est impossible. Et alors ce sera encore et toujours la guerre hideuse, la guerre infâme.

Il ne saurait y avoir une paix d'Etats; c'est pourquoi il faut vouloir une paix de peuples, s'entendant par-dessus et contre leurs gouvernements !

ODIEUSE HYPOCRISIE

La fameuse commission dont le gouverneur Fuller s'est servi pour enquêter sur le cas Sacco et Vanzetti, fut mise en présence de témoignages de personnes auxquelles le juge Thayer avait déclaré d'avance que peu lui importait tel ou tel recours de la défense, car il les écarterait systématiquement pour s'en tenir au verdict régulier (?) du jury. Savez-vous comment elle jugea une telle énormité? Elle reconnut que « le juge fut indiscret dans ses conversations avec des personnes étrangères », mais que le procès n'en a pas moins été impartial.

Un politicien américain nullement révolutionnaire, a dit de cette admission de la dite commission :

Tout juré qui se prononcerait avec indiscrétion sur le compte des accusés, prouvant à l'avance d'être prévenu contre eux, serait éliminé d'un jury. A plus forte raison, un juge ne devrait pas être appelé en pareil cas à diriger un procès.

C'est la plus élémentaire honnêteté qui l'exige, surtout lorsqu'il s'agit d'envoyer à la chaise électrique deux hommes. Mais la commission elle-même savait à l'avance devoir tout trouver régulier. Odieuse hypocrisie !

LE MEURTRE DE SCHAEFFER

Nous avons une commission gouvernementale et un juge d'instruction chargés d'enquêter sur les faits des 22 et 23 août dernier, à la suite des grandioses manifestations pour Sacco et Vanzetti. Jusqu'à présent, après deux longs mois, nous ne savons rien des conclusions auxquelles sont arrivés juge et commission. Pas de rapport ni de conclusions communiqués à la presse. C'est assez dire que rien de concluant contre les organisateurs de la manifestation et le monde ouvrier en général n'a pu être établi. Dans toute l'affaire, le seul crime est le meurtre de Schaeffer et il est hors de doute qu'il n'a pas été commis par les manifestants. Dès lors, inutile d'insister, le silence s'impose.

Une victime

La semaine dernière, la presse annonçait qu'un jeune anarchiste russe venait de se suicider. La police avait trouvé sur lui deux lettres, l'une adressée à M. F. Vibert, l'autre à notre camarade Bertoni. Le lendemain, en effet, la lettre suivante nous était remise :

Genève.

Mon cher camarade Louis,

Voici quelques années que je ne fréquente plus le groupe, non pas parce que j'ai été expulsé administrativement après la grève générale, puis toléré sous carte et persécuté sauvagement par les sourdins, à part M. F. Vibert, qui s'est comporté avec moi vraiment en brave homme.

Je ne fréquentais plus le groupe, parce que j'ai perdu la foi dans la réalisation de notre idéal anarchiste, foi sans laquelle je ne pourrais continuer à vivre.

Quand notre camarade Kropotkine est mort, je venais chez toi traduire des articles du russe en français. Je regrette ce temps, car je croyais encore, tandis que maintenant la vie n'est pour moi qu'un douloureux songe, dont je me délivre.

Je te salue, mon cher camarade, de tout mon cœur. *Maurice.*

La presse bourgeoise avait prétendu que notre camarade disait se tuer parce que « dégoûté de l'anarchie ». C'est là sa façon habituelle de relater faussement faits, paroles et écrits. Le dégoût de la société capitaliste et nullement de l'anarchie a fait une nouvelle victime, qui déclare même que la foi dans notre idéal avait était la seule raison qui lui avait rendu la vie tolérable.

Mais pourquoi a-t-il perdu cette foi? Ce fut une première erreur sans doute que celle de s'isoler, de ne plus se retrouver régulièrement avec des hommes ayant sa même foi et de ne plus participer à leur activité, fut-ce même avec les restrictions imposées à un « irrégulier ». Notre idéal veut un changement trop profond d'opinions, de mœurs, d'institutions pour en croire la réalisation aisée, mais, d'autre part, il correspond si bien aux aspirations les plus logiques et vraies de l'humanité, que sa disparition devient inconcevable. Il est donc appelé malgré tout à triompher.

Hélas ! les persécutions, le chômage, la misère, la sous-alimentation — et nullement les excitants comme l'a prétendu toujours faussement une certaine presse — ont vite fait d'accomplir leur œuvre de démoralisation, surtout chez un être d'une grande sensibilité et de l'amener au désespoir le plus sombre.

C'est un jeune homme à l'intelligence et au cœur ouvert qui disparaît avec notre camarade Maurice. Cette société est vraiment trop laide et triste pour ne pas en éprouver parfois le dégoût. Mais elle n'en cache pas moins dans ses profondeurs les raisons de son renouvellement, et c'est peut-être l'un des torts de notre propagande de ne pas y insister, de ne pas s'attacher à les découvrir et à les montrer. Avouons qu'une certaine critique ne montrant que le mal sans faire ressortir les possibilités de bien et même tout ce que notre humanité réalise quand même au jours le jour de beau — est bien propre à engendrer surtout le désespoir. C'est pourquoi la propagande de Kropotkine, malgré le reproche qui lui a été fait d'optimisme excessif, n'en demeure pas moins l'une des meilleures.

Hélas! chaque jour nous avons à enregistrer de nouvelles victimes, mais n'est-ce pas là précisément une raison de comprendre la nécessité et l'urgence de notre lutte et de la poursuivre coûte que coûte, car mieux vaut tomber en révoltés qu'en désespérés ou en résignés au militarisme sanglant des maîtres criminels.

Le pourvoyeur de la guillotine

« Le procureur de la Révolution — Fouquier de Tinville », tel est le sujet d'une conférence de Mario Trozzi, applaudie à Rome en mars 1925, et publiée en une édition soignée par la Tipografia Romana, via degli Zingari, 19.

Dans cette conférence, Trozzi, éminent avocat du barreau de Rome, tente avec éloquence et habileté la réhabilitation du tristement fameux accusateur public du tribunal révolutionnaire pendant la Terreur (1793-94). Et si l'on considère le travail de Trozzi comme une de ces plaidoiries que les avocats prononcent devant les tribunaux, même en faveur des plus scélérats délinquants, il a certes brillamment atteint son but. Fouquier-Tinville fut un exécuteur zélé de la loi, il doit donc apparaître à une mentalité « juridique » comme parfaitement innocent et même digne de louanges.

Mais, du point de vue moral, en se référant à des donées humaines plutôt que juridiques, la défense présentée par Trozzi devient un terrible acte d'accusation contre le féroce pourvoyeur de la guillotine.

Suivons le développement de Trozzi.

Fouquier, né d'une famille aisée de petite noblesse, commença par être un quelconque avocat de province. Le patrimoine familial, les dotes apportées successivement par ses deux femmes et ses profits professionnels lui avaient permis d'accumuler ce qui, pour l'époque, était une grosse fortune. Il vécut tranquille et honoré dans une société de nobles, de prêtres, et de bourgeois. Puis, sans qu'on en sache bien les raisons, il abandonna le barreau, mangea son bien en peu de temps et fut réduit à la misère.

Père de huit enfants, sans moyens d'existence, pressé par le besoin, il battit sept ans le pavé de Paris et éprouva le mécontentement et le désir de réformes d'où naquit la Révolution. Il devient ainsi un des plus ardents « patriotes » et prit part aux soulèvements et à l'assaut victorieux de la foule parisienne contre la Bastille.

Alors, pendant que la monarchie subsistait encore, il demanda à être nommé chancelier du nouveau tribunal de cassation, mais sa demande resta sans résultats. La monarchie tombée, il obtint enfin d'être nommé « directeur du jury » près du Tribunal criminel extraordinaire.

Le tribunal ne dura que cent jours et on dit que Fouquier y fit preuve d'impartialité et de modération. Pourtant, pendant la courte durée de ce tribunal, cinq royalistes et douze voleurs furent condamnés à mort. Il me semble que pour se faire la main aux exécutions de grand style qui allaient suivre, ce début n'était pas mal. Le tribunal extraordinaire supprimé, Fouquier resta de nouveau sans emploi, mais quatre mois plus tard, la Convention, dans sa séance du 10 mars 1793, institua le Tribunal révolutionnaire, et Fouquier en fut l'Accusateur public. C'est ainsi qu'à l'âge de 47 ans il « entre dans l'histoire ». Pendant seize mois, il envoya à l'échafaud près de trois mille personnes, coupables ou innocentes, conspirateurs royalistes ou révolutionnaires mal vus des maîtres du moment, aristocrates et gens du peuple, partisans, souvent parfaitement innocents, de l'ancien régime, ou âmes charitables ayant tenté de sauver de la prison ou de la mort quelque accusé — puis il finit guillotiné lui-même.

Trozzi dit: « Fouquier, comme les juges et comme les jurés, prêta serment d'observer les lois et de mourir à son poste. Et quel que soit le mal que l'on pense de son œuvre, il faut reconnaître qu'il fut fidèle à son serment car il ne fit qu'appliquer — avec la rigueur que sa charge et le moment exigeaient malheureusement — les lois de la Révolution. On peut critiquer les lois et censurer les législateurs de la période la plus aiguë du grand mouvement révolutionnaire, mais on ne peut pas condamner avec la même sévérité l'action de qui était tenu d'appliquer ces lois de par sa charge et sous la foi du serment. »

Et en effet, Fouquier fut, en tant qu'exécuteur des lois, un véritable modèle d'activité et de zèle. Aucune préférence, aucune sympathie personnelle ne l'influencent, il n'a aucune velléité de résistance à des procédures qu'il savait injustes et tyranniques; il exécute la loi, il obéit à la volonté de ceux qui tour à tour sont les plus forts et envoie à la guillotine, avec un féroce enthousiasme, avec une sadique satisfaction quiconque tombe sous sa coupe par suite des revirements politiques et des luttes intestines entre révolutionnaires. Les lois changent et empirent: de la procédure primitive du tribunal révolutionnaire qui présentait une certaine garantie de jugement équitable, on passe au décret qui permet de clore le débat au bout de trois jours, arrachant la parole aux accusés et aux défenseurs, puis vient la loi des suspects condamnant à mort quiconque ne peut prouver son constant dévouement au régime et l'on arrive à la loi du 22 Prairial qui supprime témoignages et défense et établit que, l'interrogatoire terminé, l'accusé sera reconduit à la prison où la sentence lui sera lue, sentence de mort presque toujours. Et Fouquier-Tinville reste accusateur public. Il a juré fidélité non à telle ou telle loi, mais à la Loi, et il envoie à l'échafaud, par la vertu des lois nouvelles même si sa conscience les désapprouve.

On le disait le « rempart » de la Révolution, mais il en fut en réalité l'esclave, bourreau au service de qui sortait vainqueur des luttes civiles. La Montagne triomphe et Fouquier fait guillotiner les Girondins. Robespierre commande, et Fouquier fait guillotiner Danton, les Hebertistes, Mme Roland, Anacharsis Clootz et des centaines d'autres, parmi les plus purs révolutionnaires. Robespierre tombe, et Fouquier le fait guillotiner avec Canthon, St-Just et des centaines d'autres parmi lesquels Dumas, ex-président du tribunal révolutionnaire, presque constamment ivre, qui dirigeait les débats avant deux pistolets posés devant lui et sous la présidence duquel Fouquier avait pendant des mois exercé ses fonctions.

Le 16 avril 1794, la Convention étendit les

pouvoirs du Tribunal révolutionnaire. Tous les citoyens suspects du délit de conspiration devaient être traduits à Paris, quel que soit le point de la France où ils aient été arrêtés. Fouquier maintenu dans sa charge d'accusateur public, devient le plus puissant et le plus redoutable magistrat de France, puisque trente millions de citoyens pouvaient être de par lui traînés au banc des accusés. « C'est pourquoi, dit Trozzi, quand on considère cette toute puissance de Fouquier, on ne doit pas s'étonner si pendant la durée de sa charge tant et tant de citoyens furent mis en jugement. leur nombre, quoique considérable, est certainement inférieur à ce qu'il aurait été si Fouquier s'était laissé guider par une folle soif de sang comme il en a été accusé. » Cela revient à dire que Fouquier . . . aurait pu faire pis. Naturellement, le pire assassin aurait toujours pu faire pis que ce qu'il a fait, cela ne suffit pas à l'excuser.

Quand enfin Fouquier fut à son tour mis en jugement, il se défendit vigoureusement et il avait beau jeu puisqu'il avait appliqué les lois infâmes efaites par cette même Convention qui maintenant l'accusait, en somme, de les avoir appliquées. Juridiquement il avait raison: il ne faisait, il ne pouvait faire qu'un « appel de complicité ».

Ce que Trozzi allègue comme justification ou excuse de la conduite de Fouquier, ce fait qu'il était le strict exécuteur et non l'auteur de lois injustes et féroces, c'est justement ce qui, pour moi, met cet homme au dernier degré de l'abjection morale.

On peut comprendre, excuser et même peut-être approuver les excès de la foule qui se venge d'un long servage avec une férocité égale à celle de ses oppresseurs; on peut comprendre les hallucinations et les fureurs de Marat comme on comprend Charlotte Corday qui le tua; on peut comprendre les craintes de la Convention qui crut par des lois terribles sauver la Révolution, on peut même comprendre le triste Robespierre qui par fanatisme, par envie, par ambition, fait massacrer ses compagnons; bien ou mal, tous agissaient par conviction, sous l'impulsion de leurs passions propres. Mais que dire d'un homme qui tue pour le compte d'autrui et tue aujourd'hui ceux pour le compte desquels il a tué hier ?

C'est la mentalité du policier qui, arrêtant un de nos camarades. s'excusait en lui disant: « Je vous arrête parce que j'en ai reçu l'ordre, mais soyez sûr que si jamais c'est vous qui commandez, j'arrête pour vous même le roi. » Avec cette différence que Fouquier ne faisait pas seulement arrêter, il faisait guillotiner.

En réalité furent coupables de la Terreur et ceux qui la proclamèrent et ceux qui la réalisèrent; mais si l'on peut dire que les premiers étaient des chasseurs animés à une terrible chasse à l'homme, Fouquier était leur chien.

•••

Mais suis-je juste? L'objectivité, même en jugeant l'histoire, est un bel idéal qui ne se réalise jamais complètement. Et peut-être moi-même autant que Trozzi sommes-nous influencés dans les jugements si différents que nous portons sur Fouquier-Tinville par l'opinion différente que nous avons sur la Terreur même.

Pour Trozzi, la Terreur sauva la France de l'invasion étrangère et de la guerre civile; elle sauva l'humanité entière, appelée à une civilisation nouvelle, des sombres tyrannies et des iniques privilèges de la féodalité à jamais sapée. Pour moi, au contraire, la Terreur arrêta la Révolution, en empêcha le développement, détruisit une bonne partie de ses bienfaisants effets, mit aux premières places les pires éléments et prépara dans les masses l'état d'esprit qui rendit possible l'usurpation de la tyrannie de Napoléon Ier.

Errico Malatesta.

Le Réveil *est en vente au magasin de journaux et tabacs :*

Rue Rousseau, 32.

Boycottons „La Suisse"

journal fasciste

EN ITALIE FASCISTE

Nous recevons les nouvelles suivantes :

A l'île d'Ustica, dans la nuit du 10 octobre, 39 déportés politiques, pour la plupart des intellectuels, soi-disant organisateurs, ont été arrêtés. On donne les noms de Hugues Piermatei, d'Amédée Bordiga, de l'ingénieur Romita, de l'ancien maire de Molinella Massarenti te de Villani, de Molinella également. Tous sont déférés au Tribunal spécial.

Leur transfert aux prisons de Palerme s'est fait, sur un navire citerne, sous l'escorte de soixante carabiniers. Ce moyen de transport, étant donné le mauvais temps te la mer houleuse, parut fort dangereux à la population d'Ustica, qui craignait même un naufrage. En même temps des perquisitions ont été opérées dans les maiesons de plusieurs citoyens, soupçonnés d'être de connivence avec les déportés. Bien entendu, pendant toutes ces recherches, mauvais traitements, coups et injures n'ont pas été épargnés, sans compter que la 10e batterie du 22e d'artillerie de campagne, avec pièces de 75 et trois mitrailleuses, a été débarquée.

C'est, paraît-il, sur la fausse dénonciation de *moutons* (les nommés Perrella, de Naples, Fedel. de Mestre, capitaine Corvi, de Milan, Cidroni et Costarelli, de Rome) que les arrestations ont été opérées. L'accusation est de complot contre la sûreté de l'Etat et de correspondance avec l'étranger pour la réorganisation des anciens partis, de tentative d'empoisonnement de la milice détachée à l'île afin de s'emparer de ses armes, ainsi que d'accords avec un hypothétique navire étranger. Pour ce dernier chef, on a inventé le fait d'un navire qui aurait passé au large sans répondre aux signaux sémaphoriques d'usage.

Au cours des perquisitions, dix petits flacons de strichnine, qui auraient dû servir au dit empoisonnement, ont été saisis sur un officier de la milice, lequel a été violemment frappé, dégradé et envoyé en prison pour complicité avec les déportés. La population d'Ustica, bien que terrorisée et fort réservée, ne cache pas sa conviction qu'il s'agit d'une ignoble monture policière pour des motifs inavouables.

Ainsi le régime fasciste a peur et nefût-ce que pour justifier son terrorisme, il est obligé d'inventer des conspirations de toutes pièces.

•••

On sait que Mussolini, pour montrer que l'Italie jouissait encore d'une large liberté, avait prétendu dans une interview que notre camarade Malatesta vivait à Rome absolument libre et tranquille. Or voici ce qu'il vient de nous écrire en date du 24 courant :

Cela paraissait impossible, mais ils ont trouvé le moyen de rendre encore plus stricte et plus insupportable leur surveillance déjà très étroite. Ils ont ajouté deux agents pour la surveillance de Emma (une jeune fille de dix-huit ans fréquentant le Lycée). Ils la suivent partout comme ils font avec Hélène et moi, et lorsqu'elle est en classe. les agents, avec la permission du directeur, l'attendent assis devant la porte. Maintenant. si nous sortons les trois, cinq agents nous suivent.

Ceux qui viennent chez moi, non seulement doivent décliner leurs nom et prénoms et fournir des papiers, mais souvent ils sont aussi fouillés.

Tu comprendras avec cela combien il est difficile de se voir entre camarades et même de retirer éventuellement les lettres envoyées à une autre adresse. D'ailleurs, cette question des adresses devient fort difficile et délicate, depuis qu'ils ont condamné à quatre ans de réclusion un pauvre diable qui recevait des lettres pour un communiste. Pour cette seule raison, il a été accusé de complicité dans une conspiration qui n'existait pas.

Inutile de commenter de pareilles infamies, mais il est bon de rappeler que le régime fasciste a trouvé nombre de défenseurs dans la presse suissee. Il reste, et il serait dangereux de l'oublier, l'idéal rêvé par nombre de nos maîtres. Songeons à leur résister avant qu'il soit trop tard.

Camarades! Fréquentez les réunions de vos groupes.

REFUS DE SERVIR

Notre camarade Ith a été, une fois de plus, condamné pour refus d'être soldat. En Suisse, comme partout ailleurs, la paix est acclamée en préparant toutefois la guerre par les armements.

Nous ne réfuterons pas ici une fois de plus la thèse du droit que l'Etat aurait d'exiger de nous le service militaire. A entendre certains encroûtés, ceux qui jouissent des écoles, cliniques, bibliothèques, musées, etc., sans compter tous les services publics assurés par l'Etat, lui doivent de se rendre à la caserne.

A part que l'Etat ne nous donne rien qu'il ne nous fasse largement payer. il est bon de remarquer qu'en refusant le service militaire, nous lui épargnons tout ce que coûte l'entretien d'un homme sous les armes. Nous lui ôtons donc une charge, tout en l'ôtant il est vrai à nous-mêmes. Puisque dans toutes les administrations les économies sont recherchées, en voilà une de taille qui peut se réaliser sans léser personne et en favorisant tout le monde.

Nous remercions notre camarade Ith de sa belle attitude et de l'exemple de fermeté et de courage qu'il donne à un moment d'apathie générale.

POUR LA FEMME

Camarades ! Pourquoi ne vous occupez-vous pas de l'émancipation de la femme ?

Vous avez encore en vous ce vieux préjugé bourgeois qui veut que la femme reste à son ménage et s'occupe des gosses.

Vous ne pouvez admettre qu'une femme ait autant de liberté que vous. Qu'elle s'occupe de questions sociales, cela vous étonne d'abord et ensuite vous fait sourire.

Bien loin de moi l'idée de demander le droit de vote; je le trouve si absurde pour l'homme que je ne la réclame pas pour nous autres. Mais dans différentes questions sociales, la femme pourrait vous aider à conquérir le bien-être pour tous, car elle ressent peut-être plus que vous la différence entre le ménage bourgeois, qui a luxe et confort tout en ne faisant rien, et le ménage ouvrier, qui manque du nécessaire en turbinant du matin au soir.

Songez, camarades, au travail qu'une femme avertie et émancipée peut faire dans le cerveau d'un enfant. Elle le préparera à la lutte pour la vie et lui apprendra à exécrer l'uniforme.

Allons, camarades, vous qui luttez pour la liberté de chacun, habituez-vous à considérer la femme comme votre égale et laissez-lui plus d'initiatives personnelles, sans que cela vous choque.

Au travail, camarades ! Occupez-vous de l'émancipation de la femme.

Liberté.

Comité suisse pour Sacco et Vanzetti

Reçu, le 18 août, du Syndicat autonome Maçons et Manœuvres, par T. fr. 50.—

Le 19 août, dépenses pour message télégraphique à M. Fuller, à Boston, au *Quotidien*, à Paris, etc. fr. 50.—

VIENT DE PARAITRE

NESTOR MAKHNO

La Révolution Russe en Ukraine

MARS 1917 — AVRIL 7918

Un volume de 360 pages, en vente au *Réveil* au prix de 3 francs.

Tous les camarades anarchistes voudront lire le beau livre que vient d'écrire Nestor Makhno, sur la Révolution russe, qu'il a vécue, et à laquelle il participa avec toute son énergie et sa foi révolutionaire. Le militant y puisera des documents indispensables et y étudiera l'action révolutionnaire lui permettant de poursuivre avec plus de netteté et de clairvoyance sa lutte contre l'organisation bourgeoise et capitaliste.

Nous en reparlerons dans un prochain numéro.